

LA RUPTURE DE L'ALLIANCE : LE PÉCHÉ

Il nous faut maintenant étudier ce que la Révélation nous permet d'apercevoir de la crise survenue au cœur des relations entre Dieu et l'homme : le péché. Ce mot qui résume l'expérience malheureuse de la créature humaine désigne une réalité fondamentalement religieuse, l'acte absurde par lequel l'homme se sépare de celui qui est son Bien en s'opposant à sa volonté, déniait par le fait même sa sagesse et son amour. Elle se distingue donc de ce que la réflexion spontanée met sous les termes de faute, de souillure, d'erreur, etc...

Mais on ne peut isoler complètement le péché de l'expérience de culpabilité qui est depuis toujours profondément inscrite dans la nature humaine et qui détermine tant de blessures. La lumière reçue de la Parole de Dieu est aussi un message d'espérance pour l'homme plongé dans ses contradictions et faisant l'expérience de son impuissance face au mal.

LES SOURCES

1. Ancien Testament

Vocabulaire : il existe en hébreu une grande variété de termes pour désigner le péché. Le mot le plus courant (*hatta't*) désigne le fait de manquer le but, de faire une erreur de jugement qui entraîne des conséquences graves, il caractérise la révolte d'un vassal contre son suzerain (1 S 19,4 ; 2 R 18,14 etc...), la rupture d'un accord, le non-paiement d'une dette, une infraction aux lois de l'hospitalité etc... Un autre terme (*'wan*), souvent rendu par « iniquité », renvoie au registre de l'impensable, de l'intolérable, c'est un poids écrasant pour celui qui l'a commis (Gn 4,13 ; Jr 17,1 : « le péché de Juda est écrit avec un stylet de fer ») ; s'il est généralement commis délibérément (« à main levée » Nb 15,30), il arrive aussi qu'il soit une souillure involontaire, mais il crée néanmoins un dommage (Lv 4). On connaît aussi les mots de "transgression" (de l'Alliance : Os 8,1), d' "abomination" (Ez 5,9.11 etc...). Dans le judaïsme plus tardif, on parle de « dette », mot qui sera retenu dans le NT.

La faute des origines et sa répétition : le deuxième récit de la création comporte une réflexion très profonde sur le péché (Gn 3). A l'inverse de beaucoup de mythes qui imaginent l'intervention d'un dieu mauvais, ou la transmission d'un mal qui est déjà présent dans le monde divin, la Genèse suppose un Dieu au-dessus de tout soupçon qui a créé le monde et l'homme dans une intention bonne (l'hypothèse d'un dieu jaloux qui tendrait un piège à l'homme, ou se refuserait à le voir devenir maître de son destin fait partie de l'intoxication que le serpent introduit dans le cœur de l'homme). La question n'en est que plus grave : comment le mal peut-il devenir dans une création bonne ? et d'abord pourquoi y a-t-il un serpent dans le Jardin d'Eden ? Cette dernière question n'a pas de réponse directe dans le texte de la Genèse mais s'éclairera dans les livres ultérieurs de la Bible (existence d'un péché des anges, au moins de certains d'entre eux, antérieur au choix de l'homme). Le péché d'Adam et d'Eve n'est provoqué ni par la suggestion diabolique, ni par leur faiblesse naturelle, elle est l'inexplicable orientation d'une volonté libre – Dieu n'a pas

programmé la volonté humaine afin de la rendre capable, un jour, d'une vraie réponse à son amour. Le cheminement de la tentation part d'un commandement divin qui, en lui-même, est source de vie (la limite donnée à l'homme n'est pas autre chose que le signe de sa relation avec Dieu, invitation à grandir dans la confiance, jusqu'à recevoir le fruit de la vie éternelle), toutes les étapes (Eve laissée seule par Adam, réponse ambiguë d'Eve au serpent, regard de convoitise, partage de la faute par le couple, fuite devant Dieu, accusation mutuelle) sont des aggravations presque imperceptibles, elles s'ajoutent peu à peu, jusqu'à de l'irrévocable (qui n'est d'ailleurs lui-même qu'une mesure de sauvegarde pour empêcher l'homme et la femme de s'éterniser dans leur péché, porte ouverte à une rédemption). En cela aucune fatalité, un aveuglement, la fuite en avant.

A la suite du péché d'Adam, d'autres comportements coupables s'enchaînent à commencer par le meurtre d'Abel par Caïn, inspiré par la jalousie et le dépit devant l'apparent favoritisme de Dieu (Gn 4) ; l'intervention du Déluge, malgré la justice de Noé, n'arrête pas la transmission du péché, l'épisode de la tour de Babel en est le signe, c'est la volonté des hommes de s'assurer un avenir à la seule mesure de leurs ambitions terrestres qui est sanctionné par leur dispersion (Gn 11).

Tous les grands personnages de la Bible sont pécheurs : Abraham, qui fait passer sa femme pour sa sœur, Jacob qui ment et qui roule son beau-père, Moïse qui déplaît à Dieu en n'appliquant pas comme Dieu le veut la consigne de frapper le rocher, Samson, David...

L'expérience du culte : le lieu où se révèle le plus clairement le péché est celui où la sainteté de Dieu est en jeu : le culte. Israël a appris par une éducation rigoureuse à distinguer les choses de Dieu des intérêts humains et cela passe par une pédagogie de la pureté : de même que nous avons dû apprendre dans notre enfance à nous laver les mains avant de manger, à ranger nos affaires, etc..., le culte suppose une éducation du rapport au sacré qui a des conséquences morales : il y a des choses qui ne se font pas dans la maison de Dieu, mais par extension en Israël qui est le peuple saint. Les interdits sexuels du Lévitique (ch. 18), par ex., se fondent sur le rappel : « je suis YHWH votre Dieu ! » (v. 30), « vous êtes une nation sainte » (Ex 19,6). L'AT ne confond pas totalement l'impureté (qui peut être involontaire) et la faute morale, le Lévitique (ch. 5) distingue le sacrifice pour le péché et le sacrifice de réparation qui est offert pour les fautes commises par inadvertance, mais les deux restent proches.

L'affinement de la conscience du péché dans les psaumes et chez les prophètes. Le Psaume 51 (= 50, le *Miserere*) déploie une impressionnante démarche de pénitence : le psalmiste, en prenant conscience de son péché, en dévoile toute la profondeur : le péché est d'abord une faute contre Dieu (« contre toi, toi seul, j'ai péché » v. 6), il n'a aucune justification, aussi le pécheur ne cherche-t-il pas à s'excuser en accusant quelqu'un d'autre, s'il remonte à la faute des origines *via* sa mère (v.7), c'est seulement pour dire sa faiblesse congénitale. D'avance il reçoit le jugement de Dieu comme juste, son seul espoir est une guérison radicale, une nouvelle création, dont Dieu seul peut être l'auteur. Echo dans le cantique d'Azarias (Dn 3,24-45 grec) est aussi très fort : « nous n'avons pas accompli ce qui nous était commandé pour notre bien » (v. 30).

La réflexion des sages : les livres de Sagesse ajoutent une nuance importante à la réflexion sur le péché : pour eux le pécheur est avant tout un « insensé », un homme sans intelligence, qui ne voit pas que le péché porte en lui son châtiment (Pr 5,22). Le lien entre le péché et le malheur des hommes donne lieu à d'innombrables réflexions et on sait la contestation de Job, mais la conviction de base subsiste, même si l'expérience amène à nuancer une application trop directe de ce principe (le cas du juste souffrant).

2. Nouveau Testament

Vocabulaire : le terme le plus souvent utilisé (*amartia*) traduit exactement l'hébreu *hatta't* et vient du verbe qui signifie « manquer son but », le péché est vu d'abord comme erreur, mais il existe aussi un terme pour « iniquité » (*anomia*) opposition à la loi de Dieu, le péché est vu aussi comme « chute », « faux pas » (*paraptôma*), notamment dans le texte-clé sur le péché originel (Rm 5,15), enfin il est question de dette (*opheilèma*) contractée à l'égard de Dieu, notamment dans le Notre Père (Mt 6,12).

Jésus : pour lui, l'incrédulité est la forme la sensible et la plus grave du péché (Lc 18,8) ; pour faire percevoir la situation du pécheur, il a recours aux images financière et à l'expérience du débiteur insolvable (Mt 18, 23-34) ; il fait une distinction très nette entre le péché et la souillure (« il n'y a rien d'extérieur à l'homme qui pénétrant en lui puisse le rendre impur, mais ce qui sort de l'homme, voilà ce qui le rend impur » (Mc 7,15 et par.) ; il n'écarte pas l'affirmation selon laquelle la souffrance de l'homme a sa source dans le péché (cf. Jn 5,14), mais il l'enrichit d'une vision plus large où c'est tout le malheur de l'humanité qui découle de l'accumulation des péchés commis depuis l'origine et cela appelle de notre part à tous une conversion (Lc 13,3).

Paul : chez lui le mot péché recouvre une réalité très large, le péché, c'est aussi l'état du pécheur qui vit, à cause de celui-ci, une situation diminuée et infamante, c'est en ce sens qu'il peut dire que Jésus « qui n'avait pas connu le péché, Dieu l'a fait *péché pour nous*, afin qu'en lui nous devenions justice de Dieu » (2 Co 5,21), cf. aussi le texte très difficile de Rm 8,3-4. Pourtant il distingue clairement, dans d'autres textes, « péché » et « mort » : « le salaire du péché, c'est la mort » (Rm 6,23). Le péché apparaît parfois chez lui comme une force presque douée de personnalité : il « entre dans le monde » avec le péché d'Adam (Rm 5,12), il « habite dans l'homme » (Rm 7,17), « j'aperçois une autre loi dans mes membres qui lutte contre la loi de ma raison et m'enchaîne à la loi du péché qui est dans mes membres » (Rm 7, 23).

Jean : Pour lui, il y a un péché qui conduit à la mort et un qui n'y conduit pas (1 Jn 5,16-17 : « toute transgression est péché, mais il y a le péché qui ne va pas jusqu'à la mort », c'est l'origine de la distinction entre péché mortel et véniel.

3. Les Pères de l'Eglise : les Pères sont influencés par la pensée de Platon, pour qui « nul n'est méchant volontairement », en refusant le manichéisme des gnostiques, ils soulignent donc que le péché n'est qu'une absence, le mal n'est pas dans l'être, c'est une modalité de l'être. Il revient à saint Augustin d'avoir mené une analyse très fine du mécanisme du péché d'Adam : amour désordonné de soi (*superbia*), hypocrisie, mensonge, excuse, envie, désobéissance s'enchaînent l'un à l'autre en une course folle vers l'abîme. Pour parler de sa propre expérience de pécheur, il décrit comment le plaisir recherché dans le péché entraîne l'habitude et celle-ci peu à peu la nécessité. C'est le principe de toutes les addictions qui diminuent la liberté, mais dérivent toutes d'une première complaisance dans le péché.

4. Les Docteurs : pour saint Thomas d'Aquin, le péché est le refus du Bien impérissable qui a pour occasion la recherche indue d'un bien périssable.

5. Le Magistère de l'Eglise : le concile de Trente a condamné la position des luthériens pour qui la concupiscence est déjà un péché (péché « matériel » à défaut de liberté).

6. Les débats d'hier et d'aujourd'hui: la prétention (qui fut celle de la Renaissance et ensuite des Lumières) de "déculpabiliser" l'homme a malheureusement abouti à de terribles chasses aux sorcières qui furent celles de la Réforme protestante et de la Révolution française. A notre époque, on a vu s'amplifier le rejet de la morale judéo-chrétienne, supposée responsable tous les maux, et la prétention à une libération (sexuelle surtout), mais loin de faire taire la culpabilité, celle-ci est devenue omniprésente : les horreurs des dernières guerres mondiales, le souvenir de la colonisation, de l'esclavage, les histoires familiales mal vécues, tout est là pour attiser un perpétuel malaise dont on ne voit pas quelle pourrait être l'issue.

LA RÉFLEXION

1) « Contre toi et toi seul j'ai péché », le péché se situe face à Dieu, à sa sagesse et à sa bonté. Avec des degrés de conscience différents, il implique une séparation d'avec Dieu, c'est un acte d'orgueil, de méfiance, de refus de dépendance. L'homme s'accroche aux dons en refusant le Donateur.

2) le péché est dans la volonté, il n'est d'abord ni une simple erreur, ni une souillure, ni un échec. Il n'existe que parce qu'il y a une volonté responsable, il n'y a pas de péché involontaire, même le péché "par omission" suppose une omission coupable. L'attrait du fruit défendu, la faiblesse du vouloir, les mauvaises habitudes conduisent peut-être au péché, mais ne sont pas encore le péché. Comme le dit Dieu à Caïn : « Si tu es bien disposé, ne relèveras-tu pas la tête? Mais si tu n'es pas bien disposé, le péché n'est-il pas à la porte, une bête tapie qui te convoite? Mais tu peux toi la dominer? » (Gn 4,7).

3) Le péché se joue à l'occasion d'un choix concret où est engagé le bien que Dieu propose à l'homme. Le péché n'est pas un état d'esprit, mais un acte. En ce sens, il relève de la loi morale (loi naturelle et loi révélée) qui nous dit quels sont les comportements justes et injustes. Il y a des péchés plus ou moins graves. L'Eglise nous enseigne qu'il y en a certains qui sont « mortels », c.à.d. qui rompent la communion d'amour avec Dieu et nous privent de l' « état de grâce ».

4) Le péché comme acte entraîne aussitôt un « état », état de langueur et de malaise, sentiment d'impuissance et tristesse. Là où le pécheur pourrait revenir sur sa décision et démentir l'acte pécheur qu'il a commis, (auquel cas Dieu lui ouvrirait tout grand les bras), il en est rendu généralement incapable par une pesanteur, une morosité, un dégoût de lui-même et des autres qui le rendent prisonnier de lui-même et l'empêchent d'avancer. Il est souvent rendu aveugle sur sa faute dont il n'a plus une conscience claire (cf. le péché de David, dont le prophète Nathan doit lui révéler la nature et la gravité). Sa volonté est affaiblie et se cabre devant l'effort à faire pour en sortir.

5) Il n'y a de péché qu'en vue de la guérison qu'apporte la Miséricorde divine. A la limite, le péché n'apparaît vraiment que quand le pécheur est revenu dans l'amitié divine et que le Père le serre sur son cœur ; là, devant l'incroyable bonté de Dieu, il voit l'absurdité de sa conduite, il mesure la gravité de sa faute, il en perçoit les conséquences sur lui-même et sur les autres, il comprend toutes les avances que le Seigneur a continué de lui faire, etc...

6) La découverte du péché est donc une bonne nouvelle, elle sort l'homme des culpabilités inexpiables qu'il sent peser sur lui, se voyant à la fois victime et coupable du mal, incapable de se relever et rajoutant toujours de nouvelles transgressions, jusqu'à se jeter dans l'abîme pour en finir.